

LE CULTE DE S. VINCENT DANS LA PENINSULE HISPANIQUE AVANT L'AN MIL

Victor Saxer

Dans le cadre d'une recherche plus vaste sur les martyrs hispaniques dont j'ai donné un premier aperçu à la III Reunió d'Arqueologia Cristiana Hispanica à Port Maó en 1988, je me suis arrêté depuis au culte et à la légende de S. Vincent, le diacre de Saragose et martyr de Valence. J'ai déjà publié plusieurs études sur ce double sujet: culte et passion du saint,¹ et en projette d'autres sur les versions les plus répandues de sa Passion et sur sa translation à Castres.

L'exposé que je vous présente aujourd'hui concerne son culte en Espagne pour lequel, comme pour les essais sur l'Italie et la Gaule, j'ai fixé l'an Mil comme limite approximative à ne pas dépasser. *Anankè stênai*. Aujourd'hui cependant je ferai une exception dont vous comprenez la raison dans la ville où nous sommes. Je ne puis éviter, en effet, ne fut-ce que brièvement, de parler de la translation du corps saint à Lisbonne en 1173.

Le culte de S. Vincent, nous le saisissons à travers les textes de sa Passion, de sa liturgie, des sermons prononcés et des poèmes composés en son honneur. Il m'arrivera de les utiliser. Plus souvent

1. SAXER, V., *La Passion de S. Vincent diacre dans la première moitié du V^e siècle*, in *Revue des études augustiniennes*, 35 (1989) p. 275-97; *Die Kurzfassung der Passio S. Vincentii* (BHL 8632), in *Tesserae. Festschrift Josef Engemann* (Jahrbuch für Antike und Christentum, Ergänzungsband, 18) Münster/W. 1991, p. 395-405; *La version brève BHL 8638 de la Passion de S. Vincent*, in *Hispania sacra*, XLIII (1991) 679-713; – *La notice Tantam autem gratiam* (BHL 8634-36) et le culte de S. Vincent en Gaule franque, in *Mélanges Jacques Fontaine*, Paris, 1992, p. 59-67; *Le culte et les translations de S. Vincent en Italie avant l'an Mil*, in *Quaeritur inventus colitur. Miscellanea in onore di p.U.M. Fasola* (Studi di antichità cristiana, XLV), p. 743-61; – *Le culte de S. Vincent en Gaule avant l'an Mil*, in *Bulletin de la Société des Fouilles archéologiques et des Monuments historiques de l'Yvonne*, (1990) p. 1-12.

sont attestés les sanctuaires dans lesquels il a été vénéré. Ils le sont habituellement par les chroniques, les récits de voyage, les inscriptions. Plus rarement nous les voyons apparaître à travers des fouilles. Une heureuse surprise nous a été ménagée récemment par celles de Valence. Pour les autres sanctuaires nous restons tributaires des synthèses de nos prédécesseurs.

Sur cette base, je me propose de vous dire, ou plus simplement de vous rappeler ce que nous savons de ce culte avant l'an mil, d'abord à Valence où Vincent mourut le 22 janvier 304, ensuite à Saragosse où il naquit et fut diacre, finalement dans le reste de la péninsule où son culte parvint avec le temps. Tels sont les trois points de mon exposé.

VALENCE

Pour le culte rendu à S. Vincent dans la ville même de son martyre, nous en étions réduits à des informations assez maigres avant les fouilles en cours. Ces informations se sont considérablement enrichies grâce à elles. Avant de faire état de ces dernières, j'examine les données anciennes. Pour les unes et les autres cependant je m'appuie sur l'étude que je viens de publier sur «La version brève BHL 8638 de la Passion de S. Vincent».

Le premier témoignage datable de ce culte concerne l'évêque de Valence Justinien. Son épitaphe dit de lui entre autres choses:

*Hic Vincentium gloriosum martyrem Christi
Sat pio quem coluit moderamine vivens
Hunc devotus moriens reliquid erodem.*²

2. VIVES, J., 1960. *Inscripciones cristianas de la España romana y visigoda*, Madrid-Barcelona, 2^e éd., p. 85, n^o. 279, v. 10-12.

En d'autres termes, Justinien «fit de Vincent, le glorieux martyr du Christ, qu'il avait, de son vivant, vénéré par un gouvernement pieux, dévotement son héritier après sa mort».

Isidore de Séville nous apprend que Justinien avait eu trois frères, sans doute ses aînés, évêques en Espagne dans le premier tiers du VI^e siècle.³ Son propre épiscopat me paraît devoir se placer entre 529 et 550 et se terminer peu de mois après le concile de Valence de 549, car il y souscrit immédiatement après le métropolitain comme plus ancien évêque de la province.⁴ C'est pourquoi, nous sommes apparemment en droit de dater l'épithaphe peu après 550 et son testament en faveur de S. Vincent vers 548. Ces données biographiques ont, à mon avis, de la valeur en raison des renseignements convergents et complémentaires que nous donnent les textes littéraires et épigraphiques.

Une deuxième inscription est malheureusement lacuneuse.⁵ Si elle est importante pour la biographie de Justinien, ce qui a été récemment contesté, elle n'a pas de rapports avec le culte de S. Vincent et peut donc être négligée ici.

Les différents états de la Passion de S. Vincent, auxquels j'ai commencé à consacrer quelques études, permettent de préciser les données de l'épigraphie sur le culte valentinois du martyr et d'en distinguer quelques étapes. Je résume ici les conclusions de ces premières études.⁶

Selon Prudence, *Peri stephanon*, V 505-520,⁷ S. Vincent fut enterré à Valence au bord de la mer. Son corps échoué sur la plage avait d'abord été recouvert par le sable qui lui tint lieu de tombe (*vicem sepulchri*). Ce tumulus naturel fut remblayé et orné par les fidèles (*adornant aggerem*) et, après la paix de l'Eglise (*iam pace iustis reddita*), recouvert d'un autel (*altare praestat ossibus*), et abrité par un édifice sacré (*subiecta nam sacratio*). Jusque vers l'an 400 environ, le culte que Valence rendait à S. Vincent fut donc modeste.

J'ai cru pouvoir identifier en *BHL* 8638 le texte le plus anciennement conservé de la Passion de S. Vincent mais postérieur à Prudence. Selon ce texte

hagiographique, le corps de S. Vincent fut trouvé sur la plage par une femme nommée Ionicé qui l'enterra honorablement. Quand elle le sut, la communauté chrétienne transporta le corps dans une église pour l'y ensevelir avec vénération:

*Quod dum repertum fuisset, anus quaedam, Ionice nomine, cum omni honorificentia tradidit sepulturae. Dum turba fidelium hoc audisset, ex sepulchro sanctum eius corpus rapuerunt, et ad ecclesiam cum gaudio reportantes, summa cum veneratione tradiderunt sepulturae.*⁸

L'auteur de ce texte, en plus de la sépulture primitive sur le bord de mer, connaît donc le transfert du martyr dans une église. Ce transfert et cette église sont postérieurs à Prudence.

Je compte publier un jour une édition critique de *BHL* 8631 que je considère comme la version vulgate de la Passion, antérieure au VIII^e siècle. A la fin de cette pièce, «les étapes de la sépulture sont au nombre de trois. D'abord, comme chez Prudence et plus clairement qu'en *BHL* 8638, c'est une tombe dans le sable de la plage: *ubi corpus.... lenior fluctus iam molli arena tumulaverat et prolabente congerie ad honorem famulatus ... servierat sepulturae*. Deuxième étape: de la tombe première, le corps est porté dans une basilique: *Hinc ad basilicam sanctum corpus adlatum est*. Enfin, il est transféré à la cathédrale où il reçoit les honneurs de l'autel eucharistique: *Inde ad ecclesiam matrem sanctus Vincentius consecratur altario*. Ces trois étapes sont donc les suivantes: tombe en terre, transfert dans une basilique, nouveau transfert au maître-autel de la cathédrale».⁹

La chronologie des monuments est étroitement liée à celle des documents du culte valentinois de S. Vincent. Pour les monuments, nous disposons d'un repaire sûr: après 313, date de la paix de l'Eglise, les fidèles érigent un autel et un sanctuaire, sans doute un *martyrium*, au-dessus de sa tombe. Il en va de même des documents: vers 400, publication du *Peri stephanon* de Prudence et avant le milieu du VIII^e siècle, époque de la transcription des plus anciens manuscrits qui les conservent, composition de *BHL* 8638 et 8631. Ajoutons que, selon toute vraisemblance, les aménagements monumentaux de la sépulture sont antérieurs à l'occupation de Valence par les Musulmans dans les deuxième et troisième décennies du VIII^e siècle. C'est donc entre les IV^e et VII^e siècles qu'il faut dater les différents états de nos textes et de nos monuments du culte de

3. ISID. HISPAL. *De vir. ill.* 43-44, PL 83, 1099-1100.

4. VIVES J.; MARÍN MARTÍNEZ T.; MARTÍNEZ DÍEZ, G., 1963. *Concilios visigóticos e hispano-romanos*, Barcelona-Madrid, p. 61-64.

5. VIVES, J. *Inscripciones cristianas*, n.º 356, p. 123. L'étude de CORELL, J., *Inscripción del obispo Anesio*, attribuée errôneamente à Justiniano, in *Saitabi*, XIXXX, 1989, p. 63-72, me paraît un jeu de l'esprit plus qu'un effort sérieux d'approche de la vérité historique. D'autres intégrations, pas plus convaincantes, pourraient être élaborées.

6. Voir ci-dessus n. 1.

7. PL 60, 406-407; CSEL 61, 352.

8. SAXER. *La version brève BHL*, 8638, p. 711, lin. 50-53.

9. *Ibid.*, p. 696.

S. Vincent à Valence. Je m'en tiens pour le moment à ces données.

Il reste à prendre en compte les fouilles récemment faites à Valence et qui se développèrent en deux endroits, à S. Vicente de la Roqueta qui est situé dans le faubourg Sud, et plaza de la Almoína dans le centre-ville.¹⁰

Dans le faubourg de la Roqueta les fouilles «ont fait faire des progrès spectaculaires à notre connaissance des origines chrétiennes de Valence. Tout autour de l'église, des sépultures chrétiennes ont été mises au jour. Elles vont du Bas-Empire au début de l'occupation musulmane. Elles témoignent de l'existence d'une nécropole qui semble s'être développée autour d'une tombe vénérée».¹¹ Mais on peut tout aussi bien se demander si cette tombe n'a pas été implantée dans un cimetière pré-existant. «Si la tradition locale, désignant l'église (actuelle) comme ayant pris la suite d'un édifice culturel paléochrétien, a de la valeur, il n'y a pas de doute que cette tombe vénérée ne soit celle de S. Vincent. Pour en avoir la certitude, il faut évidemment des fouilles dans l'église elle-même. A mon avis aussi, le sarcophage dit de S. Vincent, (qui) est connu depuis longtemps, n'a rien à voir avec la tombe primitive. A-t-il accueilli son corps à S. Vicente de la Roqueta? Les textes examinés ici ne le disent pas. L'excluent-ils? Je ne le pense pas.»¹²

Les fouilles de la plaza de la Almoína dans le voisinage immédiat de la cathédrale me laissent beaucoup plus perplexe. «Y ont été trouvées, en même temps que des sépultures *intra muros* des v^e, vi^e et vii^e siècles, divers restes paléochrétiens des mêmes siècles ou du précédent: abside en fer à cheval, fragments de chancel, d'une inscription commémorative, d'une table et d'un pied d'autel, de la céramique et de la verrerie. Les fouilleurs proposent une maquette de la zone avec deux basiliques, l'une cruciforme supposée un *martyrium*, l'autre absidée identifiée avec la cathédrale. Il s'agirait de l'aire épiscopale wisigothique.»¹³

Ma perplexité ne vient pas de la richesse des informations dont les fouilleurs nous ont gratifiés et dont nous les remercions vivement. Car une

nouvelle fois nous constatons la remise en question de synthèse que nous croyions acquises. Ce qui au contraire me préoccupe, c'est que leurs données ne concordent pas avec celles des textes. *BHL* 8631, nous venons de le voir, désigne la cathédrale comme le dernier lieu qui accueillit les restes de S. Vincent avant l'arrivée des Musulmans et ne mentionne que ce lieu de culte. Ce qui ne veut évidemment pas dire qu'il ne puisse y en avoir d'autres. Les fouilles, au contraire, en font connaître deux, interprétés l'un comme un *martyrium*, l'autre comme la cathédrale. Elles séparent donc ce que les textes unissent. S'il faut faire un crédit égal à nos deux sources d'information, de deux choses l'une: ou bien le *martyrium* et lui seul, a reçu les restes de S. Vincent et *BHL* 8631 nous invite à y voir aussi la cathédrale, mais que devient alors le bâtiment à abside? ou bien la basilique absidée est bien la cathédrale et les restes de S. Vincent y ont aussi été déposés, mais que faire alors de l'édifice cruciforme? Pour sortir de l'impasse, je pose aux fouilleurs une question: et si ce dernier était un baptistère?

Avant de laisser Valence, il convient de citer rapidement ce qu'il advint de S. Vincent pendant la domination musulmane. De la ville de son martyr, son culte ne se répandit pas seulement en Espagne, mais encore au-delà. En Espagne, sa diffusion se fit dès avant 711, date où Tarik traversa avec ses troupes le détroit de Gibraltar, et se fit par le moyen de reliques représentatives. Nous le verrons dans la dernière partie de cette étude. L'invasion musulmane provoqua, en revanche, des bouleversements profonds dans l'histoire de ce culte. C'est à partir de ce moment, en effet, que se répétèrent des translations contradictoires et inconciliables du corps du martyr à travers la chrétienté. Il y a non seulement celle dont se réclama l'Algarve au viii^e siècle et dont il sera question incessamment, mais encore Castres au ix^e siècles (*BHL* 8644-46), Monembasie au x^e (*Anal. boll.* 30, 296-306), l'Italie et Metz à l'époque ottonienne (PL 160, 708-16) prétendirent posséder le corps du saint à la suite de transferts plus ou moins légendaires. Ne pouvant en faire ici une analyse détaillée, qu'il suffise de les avoir mentionnées comme preuves de la célébrité durable du martyr espagnol pendant le Moyen Age.

SARAGOSSE

Après Valence, Saragosse est le deuxième centre important du culte espagnol de S. Vincent.

10. RIBERA, A.; LACOMBA, I.; SORIANO SÁNCHEZ, R., 1987. Enterramientos de la antigüedad tardía en Valencia, in *lucentum. Annales de la Universidad de Alicante*, VI 139-64; SORIANO SÁNCHEZ, R., 1990. La arqueología cristiana en la ciudad de Valencia: de la leyenda a la realidad, en *Cuadernos de difusión arqueológica*, I, Valencia.

11. SAXER. *La version brève BHL 8638*, p. 698; RIERA I LACOMBA - SORIANO SÁNCHEZ, *Enterramientos*, cit.

12. SAXER. *La version brève BHL 8638, Ibid.*

13. *Ibid.* p. 600.

Le premier auteur qui nous le fasse connaître, on le sait, est Prudence. Le poète connaît à la fois la passion du martyr à Valence et le lieu de sa naissance et de sa jeunesse, Saragosse. Il a l'honnêteté de reconnaître que cette dernière ville ne possède aucune relique réelle du martyr. Ce n'est qu'en forçant le sens de *Perist.* IV, 88-96, qu'on peut lui faire dire ce qu'il ne dit pas.¹⁴ Ce qui, en revanche, est vrai, c'est que les protestations de Prudence contre le privilège de Valence ont fini par donner un support réel aux revendications de Saragosse.

Une première information sur les reliques vénérées à Saragosse vient de Grégoire de Tours, quand il raconte l'échec du siège de la ville par les Francs en 541. Voici son texte:

Après cela le roi Childebert partit pour l'Espagne. Il y pénétra avec Clotaire, puis avec leur armée ils barricadent et assiègent la cité de Saragosse. Mais les habitants se tournèrent avec une telle humilité vers Dieu que, ceints de cilices, s'abstenant de nourriture et de boisson, ils faisaient le tour des remparts de la cité avec la tunique de S. Vincent en chantant. Les femmes aussi, vêtues de mantes noires, la chevelure éparsée, couvertes de cendres, suivaient en se lamentant en sorte qu'on pouvait croire qu'elles assistaient aux funérailles de leurs maris. Ainsi ce lieu reportait tellement son espérance dans la miséricorde de Dieu qu'on eût dit qu'on y célébrait le jeûne des Ninivites et qu'il paraissait impossible que la miséricorde de Dieu ne fût pas fléchie par les prières de ces gens. Mais les assaillants, ignorant ce que faisaient les assiégés, quand ils les virent faire le tour de la muraille, crurent qu'ils accomplissaient quelque maléfice. Empoignant alors un paysan de la cité, ils l'interrogèrent pour savoir ce qu'ils faisaient. Il répondit: «Ils portent la tunique de S. Vincent et c'est avec elle qu'ils prient le Seigneur pour qu'il ait pitié d'eux». Pris de crainte, ceux-là s'écartèrent de la cité. Toutefois c'est après avoir conquis la plus grande partie de l'Espagne qu'ils revinrent avec un grand butin dans les Gaules.¹⁵

14. GARCÍA RODRÍGUEZ, C., 1963. *El culto de los santos en la España romana y visigoda*, Madrid, p. 300, fait une exégèse tendancieuse de PRUDENT. *Perist.* IV, 80-86. Chose chez elle exceptionnelle et surprenante. En fait l'expression *sanguinis rore futuri* ne peut désigner des reliques réelles d'un martyr non encore décédé. Les vers *velut ipsa membra cespes includat paterno servet tumulo beati martyris ossa* expriment un conditionnel irréel. Les sens de Saragosse vénèrent S. Vincent comme s'ils en possédaient le corps, alors qu'il repose bien loin de chez eux, en terre lointaine.

15. GREG TUR., 1885. *Hist. Franc.* III, 29, *MGH. Srm.* I, 133-134; tr. franc. de LATOUCHE, R., 1975. *Grégoire de Tours, Histoire des Francs*, coll. *Les classiques de l'histoire de France au Moyen Age*, Paris, 170-171 ISID. HISPAL. *Historia Gothorum*, 41-43, *MGH. Aa.* XI, 284, donne une version bien différente de l'épisode. L'expédition franque se serait soldée par une défaite sanglante que «le père de l'histoire de France» a sans doute maquillée en retraite honorable sous le couvert d'une intervention céleste en faveur de l'ennemi.

Sur le siège de Saragosse en 541, voir ORLANDIS, J., 1968 *Zaragoza visigótica*, Zaragoza.

Je m'en tiens ici au témoignage de Grégoire de Tours, sans prendre en compte ceux des écrivains mérovingiens postérieurs qui ont développé et précisé celui de leur prédécesseur et qui attestent ce que devint le culte de S. Vincent en Gaule après l'expédition franque en Espagne. Ce qui donc nous intéresse chez Grégoire de Tours, c'est qu'il connaît une tunique de S. Vincent, vénérée à Saragosse comme une relique et que l'on considérerait comme le palladium de la cité. Deux questions peuvent se poser à son propos. La première concerne la nature de cette relique. Il ne peut s'agir de la tunique liturgique, car les diacres espagnols du temps de S. Vincent n'en portaient pas encore. Si tunique il y avait, c'était un vêtement d'usage courant.¹⁶ Avec le temps on a du la considérer comme un vêtement liturgique et la prendre pour une relique.

Au siècle suivant prend place le témoignage d'Eugène II de Tolède. Il fut archidiacre de Saragosse au temps où Braulion y était évêque (631-51) et fut évêque à son tour, mais de la capitale (646-57). Pendant ses fonctions à Saragosse (631-46), il composa plusieurs poèmes sur les saints locaux, dont un en l'honneur de S. Vincent, intitulé: *De basilica S. Vincentii quae est Caesaraugustae ubi cruor eius effluxisse dicitur*.¹⁷ Les six premiers vers évoquent la passion du martyr, les six derniers, en une triple anaphore, précisent le culte césaraugustain de S. Vincent: les trois *hic iacet ... hic tua hic veniam* désignent la basilique nommée dans le titre; *ille cruor*, «le sang qu'il a donné à la ville en gage (= à la place) de son corps»; *tua tunica*, «la tunique qui l'emporte sur les franges du Christ et dont le contact guérit».

L'intérêt des séries homogènes et chronologiques de témoignages que nous essayons de constituer est dans le fait qu'elles nous permettent de suivre le développement du culte en un lieu donné: *crescit eundo*, mais en continuité d'un témoignage à l'autre. Prudence parlait du «sang futur» du martyr qu'à Saragosse on vénérât comme s'il y était.¹⁸ Eugène fait savoir que de son temps il s'y trouvait. Étaient-ce les linges trempés de sang que les fidèles de Valence avaient recueilli sur le martyr, au témoignage de Prudence, qu'ils avaient conservé chez eux et distribué plus tard? La tunique, elle, n'a pas changé depuis 541, c'est la vénération des fidèles qui s'est modifiée. En 541, la tunique est considérée comme le palladium de la

16. *DACL* IV, 1920, 11-13.

17. EUG. TOLET. *Carmina* VIII (X), *MGH. Aa.* XIV, 1905, 240.

18. PRUD. *Perist.* IV, 80-96. Voir ci-dessus n. 14.

cité. De la même manière, les Byzantins vénéraient le maphorion de la Vierge, conservé aux Blakhernes depuis le temps de Pulchérie, porté en procession tous les vendredis, et à qui ils attribuèrent la protection de leurs ville pendant les sièges des VII^e et VIII^e siècles.¹⁹ Au temps de l'archidiacre Eugène, les gens de Saragosse vénéraient semblablement la tunique de leur martyr. Pour eux, elle l'emportait sur le vêtement du Christ. Un autre détail doit être relevé dans le témoignage d'Eugène. Il fait connaître une basilique du saint où, à Saragosse, la tunique était conservée. C'est à la lumière de ces textes datés qu'il conviendrait d'examiner aussi ceux, non datés ou plus difficilement datables, de la liturgie, de l'homilétique et de l'hagiographie. Ce que nous ne pouvons faire ici.

L'archéologie césaraugustaine est beaucoup plus pauvre que celle de Valence et je renvoie à son sujet au livre de Pedro de Palol.²⁰

LE RESTE DE LA PENINSULE

La péninsule ibérique fut le premier pays où S. Vincent ait sans doute bénéficié d'un culte en dehors de son lieu d'origine.

Une basilique existait sous son nom à Séville au IV^e-V^e siècle. Elle fut détruite en 428, lorsque la ville fut prise par le roi vandale Gondéric. La mort de celui-ci fut considérée comme un jugement de Dieu.²¹ L'édifice fut reconstruit par la suite, car Isidore de Séville († 636) s'y fit transporter mourant.²²

Une autre est attestée vers le même temps à Tolède. Une inscription funéraire, que Vivès juge encore du V^e siècle, nomme en effet des *servi sancti Vincenti marteris* dans cette ville.²³

D'époque wisigothique non toujours déterminée, sont d'autres sanctuaires mentionnées par les inscriptions et les chroniques. Voici d'abord deux inscriptions datées. En 594, probablement le dimanche 17 janvier, fut dédiée à «S. Vincent, martyr de Valence», l'église de Nativola, lieu non identifié, par Liliola, évêque d'Acci, aujourd'hui Guadix.²⁴ En 644, le dimanche 14 novembre, c'é-

tait au tour de Pimenius, évêque d'Ansidonia, de célébrer la dédicace d'une autre église en y déposant des reliques de martyrs Vincent, Félix et Julien. La pierre de l'inscription est conservée à Vejer de la Miel près de Cadix.²⁵

D'autres dédicaces ne sont pas datées. Ainsi celle de Loja, près de Cordoue, où la basilique des SS. Pierre et Paul ne conservait pas de reliques des apôtres, mais en reçut de neuf martyrs, parmi lesquels Vincent figurait à l'avant-dernière place.²⁶ De même celle de Cehegin, dont «la basilique de S. Vincent» fut consacrée par Acrusminus, évêque de Pigastro près de l'actuelle Murcie, «la troisième année de son pontificat».²⁷ Parmi les inscriptions il faut faire une place d'honneur au calendrier épigraphique de Carmona, au diocèse d'Astigi/Ecija. On y lit: *XI. kal. Feb. sci. Vincen. d.* On sait que Vivès le date du VI^e ou VII^e siècle.²⁸

Une église du saint existait aussi à Cordoue, in *Quinque*. C'est ce que nous apprend le calendrier de 961 dans lequel on lit le 22 janvier:

*in eo est Latinis festum beati Vincentii diaconi interfecti (= martyris) in civitate Valentiae et festum eius in Quinque.*²⁹

Était-ce la même église que mentionnait l'écrivain arabe Al Makkari et que selon lui se partagèrent chrétiens et musulmans après la conquête? L'écrivain dit en effet:

*Les musulmans et les infidèles de Cordoue se partagèrent l'église cathédrale de ces derniers. Elle était située à l'intérieur de la cité près du rempart. Son nom était Saint-Vincent.*³⁰

De toute façon, qu'il s'agisse d'une ou deux églises, elle est ou elles sont d'époque wisigothique.

Il faut terminer cet inventaire des églises méridionales avec l'*ecclesia corvorum S. Vincentii*. Elle donna son nom d'abord à l'Algarve pendant la domination arabe, ensuite au cap Saint-Vincent à la fin du XII^e siècle. Il en est question en trois chroniques tardives qui semblent mettre en oeuvre des souvenirs anciens et placent sa fondation avant l'occupation de Valence par les Arabes.

Le premier document qui la mentionne est l'*Historia pseudo-isidoriana*; l'église y est citée à propos des invasions germaniques:

19. PARGOIRE, J., 1923. *L'Eglise byzantine de 527 à 847*, coll. *Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique*, Paris, p. 115-16, 335, 335-56.

20. PALOL, P. DE, *L'arqueologia cristiana de la España romana y visigoda*.

21. IDAC. *Continuatio chronicorum hieronymianum*, 20, *MGH. Aa. XI* (1894), 21; ISID. HISPAL, *Hist. Coth.* 73, *Ibid.*, p. 73.

22. REDENTUS, *Transitus b. Isidori (BHL 4482)*, PL 81, 30.

23. VIVES, *Inscripciones cristianas*, n. 67.

24. *Ibid.*, n°. 303.

25. *Ibid.*, n°. 305.

26. *Ibid.*, n°. 316.

27. *Ibid.*, n°. 319.

28. *Ibid.*, n°. 333.

29. FEROTIN, M., *Le liber ordinum de l'Eglise visigothique d'Espagne*, col. 453 et n. 28.

30. AL MAKKARI, 1881. *Historia de las dinastías musulmanas de España*, in DOZY, R., *Recherches sur l'histoire et la littérature des Arabes d'Espagne*, Leyde, I, p. 282.

Les barbares une fois rassemblés (pour le chroniqueur chrétien il s'agit des Musulmans), ils entrèrent en Espagne. Ils l'occupèrent, du côté de la Galice, depuis la Galice jusqu'à la mer Océane; du côté de Carthagène, depuis Carthagène jusqu'à l'église Saint-Vincent des corbeaux; et du côté du fleuve de Cordoue, jusqu'au couchant.³¹

Le deuxième auteur est la géographe El Edrîsî qui vécut au XII^e siècle et termina vers 1154 sa *Description de l'Espagne*. Il y consacre deux passages à «l'église du corbeau». Le premier, quand il donne les dimensions de l'Espagne qu'il indique ainsi:

Elle s'étend en longueur depuis l'église du corbeau, située sur l'Océan, jusqu'à la montagne du temple de Vénus (= Port-Vendres), sur une distance de onze cents milles.³²

Dans le deuxième passage est donnée la description de l'église et de ses usages:

Cette église n'a point éprouvé de changement depuis la domination chrétienne. Elle possède des terres, les âmes pieuses ayant coutume de lui en donner, et des présents (= ex-votos), apporté par les chrétiens qui s'y rendent en pèlerinage. Elle est située sur un promontoire qui s'avance dans la mer. Sur le faite de l'édifice sont dix corbeaux; jamais personne ne les a vus manquer, jamais personne n'a pu constater leur absence; les prêtres desservant l'église racontent au sujet de ces corbeaux des choses merveilleuses, mais on douterait de la véracité de celui qui voudrait les répéter. Du reste il est impossible de passer par là sans prendre part au grand repas que donne l'église; c'est une obligation immuable, un usage dont on ne se départit jamais, et auquel on se conforme d'autant plus exactement qu'il est ancien, transmis d'âge en âge et consacré par une longue pratique. L'église est desservie par des prêtres et des religieux. Elle possède de grands trésors et des revenus fort considérables, qui proviennent pour la plupart des terres qui lui sont léguées dans les différentes parties de l'Algarve. Ils servent aux besoins de l'église, de ses serviteurs, de tous ceux qui y sont attachés à quelque titre que ce soit, et des étrangers qui viennent la visiter en petit ou en grand nombre.³³

«L'époque de la domination chrétienne» est, pour un musulman, l'époque wisigothique. «Les choses miraculeuses de la véracité desquelles ferait douter celui qui les répèterait» me paraissent recouvrir une allusion au corbeau intervenu dans la légende de S. Vincent comme garde du corps de S. Vincent. S'il y en avait dix sur le faite de l'église, c'est peut-être un fait circonstanciel, car le titre de l'édifice, «l'église du corbeau», fait bien allusion au corbeau unique de la Passion. Quant à ce que le voyageur raconte des usages de l'église, je

31. *Historia pseudo-isidoriana, MGH. Aa. XI (1894) 382.*

32. DOZY, R., GOEJE, M.J. DE, 1968. *Description de l'Afrique et de l'Espagne par Idrîsî*, Leyde, p. 207.

33. *Ibid.* p. 318-19.

crois qu'il faut les comprendre comme il l'a fait lui-même, mais en pensant aussi aux usages de l'hospitalité monastique. On a remarqué l'insistance qu'il met à en souligner le caractère traditionnel. Cela me donne à penser que bien des traditions valentinoises ont pu se conserver dans l'Algarve. Un autre détail est enfin important, à savoir que l'église était devenu un lieu de pèlerinage extrêmement fréquenté.

Le troisième texte émane aussi d'un écrivain arabe, Al-Razi, qui écrivit une Chronique, traduite de l'arabe en portugais et de là en castillan par Gil Pérez. L'auteur arabe est différent des médecins des IX^e-X^e siècles qui portaient ce nom et doit être identifié avec un voyageur du XI^e siècle. Sa traduction castillane risque cependant d'avoir subi l'influence des traditions portugaises qui s'étaient créées après la translation de 1173. C'est pourquoi il faut de la prudence dans l'usage des renseignements qu'il fournit:

Quand Abderrhamen entra à Valence, les chrétiens qui y habitaient possédaient le corps d'un homme nommé Céceint (*ou Véceint*) qu'ils vénéraient comme s'il était Dieu. Ceux qui en avaient la garde faisaient croire aux gens qu'il faisait voir les aveugles, marcher droit les boiteux, parler les muets. De cette manière ils trompaient leur crédulité. Quand ils virent arriver Abderrhamen, ils eurent peur qu'il ne connût cette fable et ils s'enfuirent avec le corps.

Or, un chevalier natif de Fez, nommé Abolacin, que le hasard avait amené avec sa femme au bord de la mer, trouva le corps de cet homme que les chrétiens avaient porté de Valence dans une grotte de l'Algarve, pays qui entre dans la mer de Lisbonne... Il tua les hommes âgés, fit prisonniers les jeunes, mais ne toucha pas aux ossements de cet homme.³⁴

Il faut distinguer deux parties dans ce récit. La première me paraît appartenir substantiellement au fond primitif de la Chronique et concerne une translation de reliques de S. Vincent depuis Valence jusque dans l'Algarve au moment de la conquête musulmane. La deuxième raconte à sa manière l'expédition des Almoravides du Maroc dans le Sud de l'Espagne où ils imposèrent leur domination aux XI^e-XII^e siècles par le fer et le sang. Sous la conduite d'Abolacin, ils détruisirent le

34. La traduction castillane se lit dans le ms. 1336 de la Bibl. Nac. de Madrid: *Inventario general de manuscritos de la Bibl. Mac. IV (1101 a 1508) Madrid 1958*, p. 231-32.

Sur ce texte voir SIMONET, T. J., *Historia de los Mozárabes de España* (Madrid 1807-1993) 256-57; GAYANGOS, P. DE, 1952. Memoria sobre la autenticidad de la Crónica denominada del moro Rasis, in *Memorias de la Real Academia de la Historia*, 8, 93; GARCÍA RODRÍGUEZ, *El culto de los santos*, cit., p. 437, n^o. 82. Selon Gayanges le passage: «Un chevalier natif de Fez... aux ossements de cet homme» a été interpolé au XII^e siècle dans la Chronique primitive.

monastère de l'Algarve, tuèrent ou firent prisonniers ses moines, mais n'auraient pas violé le corps saint. Plus tard, des survivants du massacre ou leurs descendants vivaient à Lisbonne et y maintenaient le souvenir du passé. C'est dans ces conditions que le premier roi de Portugal, Don Alphonse-Henri, en fut informé, qu'il libéra l'Algarve du joug musulman en 1147 et fit transférer dans sa capitale le corps de S. Vincent (*BHL* 8643).³⁵

L'église Saint-Vincent-du-Corbeau était située sur l'ancien *Promontorium Sacrum*. Pendant la domination arabe elle donna d'abord son nom à la région du promontoire. L'Algarve conserve en effet le nom arabe du corbeau, *al gorab*, qui fut donné au cap: *Tarf-al-gorab*, et à l'église: *Canigat-al-gorab*. Après la translation à Lisbonne, le roi Alphonse-Henri imposa au promontoire celui de Cap-Saint-Vincent.

En comparaison des nombreuses notices concernant les sanctuaires méridionaux dès la fin de l'Antiquité, beaucoup plus rares sont celles d'Espagne du Nord. Saragosse mise à part, je n'en ai pas trouvée avant le VIII^e siècle. Le fait tient peut-être à une insuffisante exploration des sources, mais ne manque pas de surprendre. On a signalé ainsi le monastère de S. Vicente d'Oviedo. Il fut fondé en 761 par le prêtre Maxime qui, lui aussi, avait fui Valence occupée par les Musulmans et emporté des reliques du martyr. Il en avait laissé en passant à Saragosse et déposé le reste dans sa nouvelle fondation.³⁶ Tout aussi célèbre était le sanctuaire de la Bureba, S. Vicente de Buezo. À Briviesca près de Burgos, des eaux miraculeuses y attiraient de nombreux malades souffrant d'hémorragies. Il en fut ainsi d'une jeune musulmane, Casilda, fille de l'émir de Tolède pour les uns, du gouverneur de Cuenca pour les autres. Elle fut guérie, se convertit au christianisme et, après sa mort, fut vénérée comme sainte par les gens du pays, si bien que son culte finit par l'emporter dans la Bureba sur celui de S. Vincent.³⁷

Ces deux sanctuaires pourraient n'être que des épaves au milieu d'une mer inconnue. Je suis enclin à en voir la preuve dans la trentaine d'églises, chapelles et sanctuaires que Francisco

Montsalvatje avait relevé dans le diocèse de Gérone au Moyen Age et dont je me contente de retenir ceux antérieurs à l'an Mil. Ils étaient à Besalú (977), Cartella (882), Llansà (974), Masanòs (982), Maya (978), Dalmerola (819), Puigmal (906), Sallent (878), Saneja (819).³⁸ Voilà donc sur un territoire restreint une dizaine de sanctuaires de S. Vincent, attestés pour la première fois et répartis en deux vagues dans leur ordre d'apparition dans les textes qui n'est pas toujours celui de leur fondation. Quatre sont du IX^e, cinq du X^e siècle. Ils paraissent devoir être reliés, les premiers à l'implantation du monachisme carolingien dans la *Marca hispanica*, les seconds à la renaissance culturelle et cultuelle de la Catalogne au fur et à mesure de la *reconquista*.

CONCLUSION

En guise de conclusion, cet inventaire sommaire, et sans doute incomplet, suggère d'abord quelques réflexions méthodologiques.

Si un inventaire déficient ne fait pas le poids, celui du diocèse de Gérone pose néanmoins des problèmes. Aucun des sanctuaires n'y est antérieur au IX^e siècle. Si nous étendons notre regard au Nord de la péninsule dans son ensemble, aucun n'est antérieur au milieu du VIII^e, exception faite de Saragosse. Cette constatation est-elle un mirage, dû aux lacunes de notre information, ou une réalité? Voilà une première question.

Une deuxième réflexion méthodologique concerne la nature des sources interrogées. Ont été privilégiées les sources écrites, sauf dans le cas de Valence pour laquelle les fouilles récentes avaient, entre autres buts, celui de vérifier le bien-fondé de la tradition locale sur S. Vincent. On a vu que, pour le moment, il n'y a guère de convergence entre les résultats des fouilles et les données des textes. Que donnerait une recherche semblable en d'autres lieux de culte du martyr, Saragosse ou l'Algarve? voilà une autre question.

Une autre série de réflexions se place au niveau de l'interprétation des données réunies. Je redis la difficulté qu'il y a à traiter un dossier incomplet, dans lequel, à côté de points fixes bien ou assez bien connus, subsistent de nombreuses zones vides ou obscures, les uns reliés aux autres par des pointillés incertains. Tel quel, voici néanmoins ce que le dossier me suggère.

35. SIMONET, *Historia de los Mozárabes*, cit. p. 257. La *Translatio S. Vincentii* (*BHL* 8653), publiée in *Anal. boll.* I (1882) 270-78, est une compilation de la plupart des éléments enregistrés par la tradition hispanique d'expression latine et arabe sur l'histoire des reliques de S. Vincent, de Valence à Lisbonne en passant par le Cap Saint-Vincent.

36. SIMONET, *Historia de los Mozárabes*, p. 254.

37. *Bibliotheca sanctorum*, III (1963), 894.

38. MONSALVATJE, F., 1910. *Nomenclator histórico de las iglesias parroquiales y rurales, santuarios y capillas de la provincia y obispado de Gerona*, Olot, p. 62-78.

C'est d'abord l'existence d'un centre cultuel, primitif et unique, de la diffusion du culte de S. Vincent. C'est Valence. Ce qui est normal: le culte d'un martyr fleurit d'abord sur sa tombe. Pour bien des années et des décennies, la concurrence de Saragosse, malgré la propagande «campanilistique» (qu'on me pardonne l'italianisme) de Prudence, reste purement littéraire. A Saragosse, en effet, le culte de S. Vincent se reconnaît lui-même, implicitement il est vrai, tributaire de celui de Valence. C'est encore Prudence qui nous l'apprend. De plus, si Saragosse joue un rôle dans sa diffusion, ce n'est pas en Espagne mais en Gaule après 541. La raison en est simple: c'est à Valence que repose le corps du martyr jusqu'à l'arrivée des Musulmans, c'est de Valence que partent ou pré-

tendent partir les reliques représentatives pour les dédicaces d'églises aux VI^e-VII^e siècles, les translations de son corps aux IX^e-X^e. A ce monopole met fin, avec un certain retard, la présence musulmane. C'est alors l'éclatement, réel ou cru tel, du corps saint vers l'Algarve, la vallée supérieure de l'Ebre, Oviedo, la nid de la résistance anti-musulmane, puis vers Castres, Monembasie, l'Italie et Metz. Les grandes lignes de l'évolution culturelle me paraissent assurées. C'est sur tel ou tel point particulier, témoignage individuel, discipline spécialisée que subsistent incertitudes, lacunes, distorsions peut-être. Je serais heureux que la discussion puisse les faire apparaître et, le cas échéant, disparaître.

COL·LOQUI

N. DUVAL:

Noël Duval, en se félicitant avec Mgr. Saxer que l'archéologie commence à rejoindre l'hagiographie, fait plusieurs objections:

1. Il est évidemment trop tôt pour proposer une interprétation des ruines trouvées à l'Almoïna de Valence et la fouille n'est pas terminée. Mais la Passion ne dit pas que le corps a été transporté sous l'autel principal, mais dans le complexe cathédral et qu'on lui a consacré un autel eucharistique. Donc un martyrium séparé n'est pas impossible.

2. On ne peut affirmer que la tunique de Saragosse ne peut être une tunique liturgique parce que ce vêtement n'existait pas: en fait c'est une forme courante parce que la tunique des diacres n'est jamais que la tunique à *clavi* de l'Antiquité tardive. L'existence d'une tunique ayant réellement appartenu à s. Vincent et qu'on a considérée, faute de mieux, comme une relique est une possibilité. Il se pose un problème à propos de l'expédition de Childebert car Childebert a dû rapporter quelque relique de s. Vincent, la tunique elle-même ou l'étole comme on le dira plus tard, c'est pourquoi a consacré à s. Vincent la «basilique» qu'il a bâtie au retour et où il s'est fait enterrer (Saint-Germain des Prés).

3. Il serait surprenant que le culte de s. Vincent n'ait pas été plus répandu en Espagne du Nord avant la conquête musulmane puisqu'il avait tra-

versé la Méditerranée et était répandu partout en Afrique depuis la fin du IV^e s. ou le début du V^e s., au témoignage de s. Augustin et de nombreuses inscriptions martyrologiques. La consécration d'églises en Gaule prouve aussi son influence universelle, qui avait dû s'exercer en Espagne. Le problème est que l'épigraphie martyrologique d'Espagne est surtout concentrée dans le Sud.

MONS. V. SAXER:

Qu'il me soit permis de répondre brièvement aux objections et questions de M. Noël Duval.

1. La Passion de S. Vincent *BHL* 8631 comporte vers la fin une phrase dont le libellé a été fort malmené par les copistes et qui peut sembler justifier la première objection, à savoir que selon ce récit le corps du martyr n'a pas été transporté sous l'autel principal mais que dans le complexe cathédral on lui a consacré un autel eucharistique. En appendice à mon étude sur «La version brève *BHL* 8638 de la Passion de S. Vincent» (*Hispania Sacra*, XLIII (1991), p. 702-706), j'ai esquissé la tradition manuscrite et proposé une restitution critique du passage: *Inde ad ecclesiam matrem sanctus Vincentius consecratur altario: mancipatum Dei devotione locum et mysteriis venerabilem, dum honoratur, honravit* (p. 706). En commentant cette phrase, j'ai souligné la phraséologie tourmentée de l'hagiographe en disant: «La deuxième

difficulté gît dans la manière d'exprimer la consécration de l'autel. Pour la plupart des scribes (des manuscrits de la Passion), le sujet de *consecratur* est *sanctus Vincentius*, son agent *altario*, alors qu'en réalité c'est l'autel qui a été consacré par S. Vincent, entendons: par des reliques de S. Vincent. La déposition des reliques dans ou sous l'autel est effectivement un des rites importants de la dédicace des églises (Ici je renvoie à M. Andrieu, les *Ordines romani*, IV, 311-413, et à M. Férotin, le *Liber Ordinum*, p. 505-515). Nous tenons là un exemple, entre beaucoup, du style alambiqué de BHL 8631 où la fonction des mots est parfois intervertie» (p. 704-705). Je crois donc pouvoir dire, au minimum, que la translation a mis ces reliques en rapport topographique avec l'autel majeur de la cathédrale. Aussi la première objection de M. Duval ne me semble pas pertinente.

2. En ce qui concerne la tunique césaraugustaine de S. Vincent, elle apparaît pour la première fois en 541 dans *Hist. Franc.* III, 29 de Grégoire de Tours: pendant que les Francs assiégeaient la ville, ses habitants portèrent le vêtement en procession sur les murs comme palladium protecteur de la cité. En comparant cette tunique avec «la tunique à *clavi* de l'Antiquité Tardive», M. Duval, l'identifie apparemment avec la dalmatique qui est, dans l'usage romain (*Liber Pontificalis*, éd. Duchesne, I, 159), le vêtement liturgique du diacre. En fait, il y avait à cette époque, des dalmatiques avec et d'autres sans *clavi* (DACL IV, 111).

Je ne conteste évidemment pas la «possibilité» qu'on ait pu, d'une part, suivre à Saragosse l'usage de Rome, d'autre part, conserver à Saragosse un vêtement d'un de deux ces types ayant appartenu à S. Vincent. Je dis seulement qu'il n'avait alors pas nécessairement une destination liturgique. A preuve les *Acta S. Cypriani*, c. 5, dans lesquels le martyr se dépouille de son *byrrhus* (manteau) et de sa dalmatique et attend en sous-vêtement le coup mortel. Mais je répète qu'il s'agit d'une «possibilité» dont l'historien ne peut se contenter. D'ailleurs, même quand la dalmatique était devenue un vêtement liturgique, les laïcs continuaient à la porter, comme un vêtement évidemment laïque, aux VI^e-VII^e siècles (DACL IV 113). Quant aux objets que Childebart emporta à Paris, les textes francs postérieurs parlent de son étole, conservée à Saint-Germain, et non de sa tunique. Ces éclaircissements devraient rendre sa juste portée à la deuxième objection.

3. La troisième me semble simplement relever du genre littéraire de la discussion entre gens de métier. Du culte de S. Vincent, dont M. Duval s'étonne qu'il «n'ait pas été plus répandu dans le nord de la péninsule avant la conquête musulmane», les témoignages conservés sont effectivement rares. Mais je ne puis changer la documentation existante et je l'accepte pour ce qu'elle est. Le seul problème qui pourrait éventuellement se poser est de savoir si ma documentation est complète. Aux hispanisants de le dire.

